

L'écrivaine remporte le Prix littéraire « Le Monde » 2024 pour « L'Agrafe », roman grave et aérien sur l'émancipation d'une petite-fille de harkis

Maryline Desbiolles : « L'écriture est pour moi un mouvement du corps »

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN BIRNBAUM ET RAPHAËLLE LEYRIS

Le douzième Prix littéraire *Le Monde* a été remis, mercredi 4 septembre, à Maryline Desbiolles pour *L'Agrafe* (éd. Sabine Wespieser). L'écrivaine y poursuit une œuvre ancrée dans l'arrière-pays niçois, où elle vit. C'est dans ses paysages pierreux que court une jeune fille, Emma Fulconis, avec une sauvage liberté, jusqu'au jour où la morsure d'un chien l'immobilise et la pousse à se pencher sur le passé familial que lui rapporte son oncle, grandi dans un camp de harkis. La manière dont l'autrice met sa langue torrentielle, dansante, au service de cette histoire de fractures multiples, est récompensée par notre jury. Présidé par Jérôme Fenoglio, directeur du *Monde*, celui-ci est composé de journalistes travaillant au « Monde des livres » (Jean Birnbaum, Florent Georges, Raphaëlle Leyris et Nicolas Weill) et aux quatre « coins » du Monde : Emmanuel Davidenkoff (développement éditorial), Zineb Dryef (« M Le magazine du Monde »), Gaëlle Dupont (Planète), Clara Georges (« Intimités »), Raphaëlle Rérolle (Grands Reporters), Solenn de Royer (Politique) et Alain Salles (Débats et Idées). *L'Agrafe* succède à *Triste tigre*, de Neige Sinno (P.O.L.).

Entretenez-vous un rapport particulier avec le journal « Le Monde » ?

J'y suis abonnée depuis extrêmement longtemps, et c'est le seul journal que je reçoive en papier. Il me sert beaucoup quand j'épluche mes légumes, et j'adore le moment où, le dépliant, je découvre ou redécouvre des articles. Et puis j'ai écrit pour vous plusieurs tribunes, et notamment une le 15 juillet 2016, après l'attentat de Nice. Je me trouvais sur les lieux. Quand *Le Monde* m'a sollicitée, je me sentais si mal que j'ai commencé par refuser. Et puis je me suis dit que c'était la seule chose que je pouvais faire. On m'a beaucoup parlé de ce texte à propos d'un attentat dont beaucoup de gens ont eu l'impression qu'il n'avait pas été traité comme les autres. Enfin, s'agissant de mon rapport au *Monde*, c'est après avoir lu un entretien avec Sabine Wespieser dans « Le Monde des livres » que j'ai décidé de rejoindre cette maison. Elle y parlait de l'indépendance de sa maison, qui fêtait ses 20 ans, et j'ai senti une vibration, l'engagement de cette femme formidable. J'avais virtuellement quitté ma maison précédente [*Seuil*] et, sur-le-champ, je lui ai envoyé un message. Elle m'a répondu aussitôt, tout s'est joué en un instant.

Vous avez reçu le prix Femina en 1999 pour « Anchise » (Seuil). Comment appréhendez-vous les prix et leur place dans la vie littéraire ?

Le Femina a été une totale surprise. D'ailleurs, le Seuil n'y croyait pas, je n'étais pas à Paris, j'ai dû prendre l'avion en catastrophe. Je me souviens de Pascal Cherki [alors PDG de la maison] me criant au téléphone : « C'est le triomphe de la vertu ! »



Maryline Desbiolles, au campus des Cordeliers, à Paris, lors de la remise du prix, le 4 septembre. BRUNO LEVY POUR « LE MONDE »

Recevant ce prix, j'ai eu l'impression d'être en quelque sorte « débarrassée » : la question des prix était traitée. Cela m'a permis de rencontrer des lecteurs que je ne connaissais pas – mes lecteurs d'avant le prix, ce n'est pas que je les connaissais, mais je voyais le genre. Je me souviens en particulier d'un homme qui était venu me dire qu'il avait commencé par ne rien comprendre au livre, et puis que, insistant parce qu'*Anchise* avait eu ce prix, il avait poursuivi, et cela lui avait plu. Mon livre suivant a bénéficié de l'effet de curiosité suscité par le prix, c'est évident.

De livre de livre, la course est chez vous une caractéristique de plusieurs personnages. Le mouvement du corps est-il, sous votre plume, une condition au déploiement de la langue ?

C'est vrai que ça court toujours, ou presque, dans mes livres. Avec des empêchements. Et c'est une condition du déploiement du corps dans l'écriture, oui. Moi, dans la vie, je ne cours pas. Mais l'écriture est pour moi un mouvement du corps.

« Dans la blessure del'héroïne du roman, il y a la question du genre qui joue, et par conséquent du féminisme. C'est sous-jacent mais présent »

J'écris un livre parce que j'éprouve un désir d'écriture, une impatience que j'essaie de maintenir jusqu'au bout. Ce qui est paradoxal parce que l'écriture, c'est laborieux, ça ne va pas vite.

Quand vous écrivez, vous voyez ces motifs revenir ?

Souvent, ce sont les lecteurs attentifs qui me disent les choses. Moi, même



quand c'est énorme, je ne vois pas. L'écriture, c'est un brouillard.

Votre travail se caractérise par une manière d'accueillir d'autres voix et de les tisser entre elles. A quelles voix avez-vous voulu donner voix, dans « L'Agrafe » ?

A l'origine, il y a quelque chose de très précis. Emma m'a été inspirée par une jeune fille que je connaissais, qui était la meilleure amie de ma fille en 5^e, et qui a subi une opération catastrophique. On a suivi ça de près, ça m'a vraiment bouleversée. Tout ce qui se passe à l'hôpital dans le roman, c'est ce que je sais de ce qui s'y est passé pour elle. J'ai donc fait entrer sa voix dans le livre. Mais après l'avoir lu, elle m'a dit que c'est dans la part de fiction qu'elle se reconnaît le plus...

Et puis il y a les voix des harkis que j'ai rencontrés au village de L'Escarène [*Alpes-Maritimes*], où se trouvait un camp qui va être détruit totalement. Lors de la cérémonie de pose d'une plaque, j'ai rencontré des fils et des filles de harkis, c'est eux que l'on entend.

Comment s'est passée l'articulation entre cette voix de jeune fille et celle des harkis ?

A L'Escarène, ce petit village tout près de chez moi, a eu lieu un fait divers atroce. A la nuit tombée, un type prétendument étranger a été lynché par des jeunes, indéterminés, et des chiens qui l'ont mordu. Il est mort à l'hôpital peu après. Ce fait divers dans ce village tellement charmant, des paysages que je connais si bien, m'a bouleversée. Les blessures de l'homme ont ramené cette histoire dont je n'avais jamais parlé, celle de l'amie de ma fille. Et puis il était peut-être temps

d'avoir une fille comme personnage principal.

« Il n'y aura pas de sang versé », votre précédent roman, était pourtant peuplé par des femmes...

Justement, elles m'ont donné envie. Dans cette blessure d'Emma Fulconis, il y a la question du genre qui joue, et par conséquent du féminisme. C'est sous-jacent mais présent.

« Rien ne s'emboîte aussi bien que nos récits le prétendent. Il y a du jeu. Des disjonctions. De l'éparpillement », peut-on lire dans « L'Agrafe ». Quel est le sens de cette notation ?

Pour moi, les récits qui tourment trop bien, je trouve que ça sonne faux, ça m'ennuie. Ça enlève une tension, un doute permanent, qui est quand même au cœur de nos vies. Dire cela, c'est maintenir un état de tension auquel je tiens.

C'est parce que ça ne s'emboîte pas qu'on trouve tant de boiteux chez vous, bien avant Emma ? Peut-on parler, à propos de votre œuvre, d'une esthétique du boiteux ?

J'ai une esthétique claudicante, oui. Les livres qui m'ont marquée sont ceux où tout ne va pas de soi. Adolescente, je suis tombée par hasard sur Nathalie Sarraute. Je ne comprenais pas grand-chose, mais ça m'a donné l'idée qu'un livre pouvait nous déplacer, mais nous déplacer d'une manière erratique.

Comment situez-vous « L'Agrafe » dans votre travail ?

Mes livres se tiennent par la main, j'ai la sensation de construire quelque chose, un ensemble. J'ai un peu honte de le dire, mais quand j'ai donné *L'Agrafe* à mon editrice, je lui ai dit : « A mon avis, c'est mon meilleur livre. » Cela signifie que la phrase y est plus déliée, me semble-t-il. Qu'il est plus adressé à des lecteurs. ■